



Entretien Sylvain L'Espérance,
réalisateur de **Combat au bout de la nuit**

« Je crois qu'une reconfiguration du monde est en marche... »

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Sylvain L'Espérance semblait content, ce dernier matin de février, de nous apprendre que **Combat au bout de la nuit** sera sans doute à l'affiche du 10 mars à la fin d'avril d'abord à la Cinémathèque québécoise puis au Cinéma du Parc. Content, en somme, que son documentaire soit présenté autant de semaines et à un rythme singulier, discret et massif à la fois, celui d'un portrait en mosaïque de la crise grecque de 2014 à aujourd'hui, dont les cinq heures ne paraissent pas excessives pour présenter les réalités multiples d'un pays mis en crise par des mesures d'austérité particulièrement dures et la réalité des réfugiés qui, voulant échapper à un pays devenu un cauchemar, sont catapultés dans un autre. Le spectateur idéal du film, selon le cinéaste? Simplement quelqu'un de curieux qui veut savoir ce qui se passe vraiment en Grèce, quelqu'un de patient et qui a un peu de temps. Les connaissances préalables, ajouterons-nous, lui seront moins nécessaires que les qualités d'ouverture et de bonne écoute que le cinéma de Sylvain L'Espérance pratique depuis toujours et contribue aussi à former.

Ciné-Bulles: Vous avez travaillé deux ans sur ce film, je suis donc évidemment curieux de l'histoire et de l'aventure de son tournage: comment vous est venue l'impulsion de le faire? Comment se sont passés vos voyages à Athènes? Comment le projet s'est-il transformé?

Sylvain L'Espérance: En 2012, j'ai terminé **Sur le rivage du monde**, un film sur la condition des migrants refoulés en Afrique qui avaient tenté le voyage vers l'Europe, mais qui ne l'avaient pas réussi. Le Mali, que je connais bien, était une sorte de carrefour pour ces migrants partis de nombreux pays d'Afrique. J'ai alors pensé faire un film sur ceux qui étaient parvenus à en sortir. Un film autour de la Méditerranée, des révoltes au sud de l'Europe et dans les pays d'Afrique du Nord, les pays arabes; tracer un portrait de ce centre du monde à partir de la Méditerranée était mon projet initial. Au moment du Printemps érable, on pouvait y voir des concordances avec les luttes du sud de l'Europe contre les mesures d'austérité. Or, sitôt arrivé en Grèce, j'ai saisi que c'était là que je devais faire le film. J'étais allé à Lampedusa, à Gênes, à Marseille, je projetais d'aller en Tunisie, mais en Grèce, tous les thèmes que je voulais aborder étaient présents et l'unité de lieu me permettait de ne pas perdre trop de temps à voyager pour traiter de ces questions.

Plus profondément que pour des raisons techniques, quand on fait un film, on cherche un lieu qui va nous accueillir. L'intuition de départ nous mène ailleurs et prend le bord éventuellement. Athènes est une ville rude, difficile, mais aussi une ville où je pouvais circuler. Dès les premiers pas, j'ai été à la rencontre de réfugiés — syriens, palestiniens, nord-africains, etc. — et de Grecs, bien sûr. Très rapidement, c'est apparu: les luttes des Grecs contre l'austérité et, en même temps, le chemin, les luttes des réfugiés et des migrants dans un pays en crise. J'ai donc réécrit le projet.

Dont le cadre est aussi symboliquement le berceau de la démocratie.

Cette idée était là, mais ce qui m'apparut surtout, c'était la Grèce comme laboratoire où s'expérimentent le délitement de la démocratie et les mesures les plus extrêmes de l'austérité et du néolibéralisme. Partant de l'expérience africaine, le philosophe camerounais Achille Mbembe explique dans ses plus récents livres comment les mesures d'austérité sont des mesures économiques de

recolonisation du monde au détriment de la souveraineté des pays. Ce que les pays africains connaissent depuis 50 ans — contrôle et mise en tutelle par le FMI, la Banque mondiale, etc. —, la Grèce le vit depuis 2010, où les termes de chaque mémorandum obligent les Grecs à vendre une grande partie de leur richesse: les ports, les aéroports, les immeubles publics. C'est une sorte de mise en tutelle des pays par l'économie qui se répand dans le sud de l'Europe.

Vient s'ajouter la question des réfugiés, qui est centrale, car elle est le monde d'aujourd'hui et préfigure celui de demain. Les gens se déplacent et vont se déplacer plus que jamais à cause des crises économiques, politiques, climatiques, peu importe les murs que l'on va construire. Je crois qu'une reconfiguration du monde est en marche, quoiqu'en même temps, ce mouvement de déplacement est celui de l'humanité depuis toujours. C'est la prémisse philosophique de laquelle je pars en faisant le film: on est dans un monde en mouvement, l'humanité l'a toujours été, mais les communications et les moyens de transport vont amplifier cela plus que jamais. Et l'on ne peut faire autrement que de mesurer la responsabilité des pays occidentaux dans ces mouvements de population, tant par les pressions économiques que par l'image qu'ils présentent. Aujourd'hui n'importe quel village en Afrique a accès à la télévision. Une fois que l'on a vu comment est la vie au Nord, comment avoir envie de rester chez soi dans la misère, confrontés à des despotes? Reste que dans ce chaos qui s'installe avec beaucoup de confrontations, une promesse m'a guidé dans le film, sans se nommer, mais présente dans le combat de chacun: un désir de mise en commun que montre la lutte des réfugiés, des migrants, des groupes de solidarité et de soutien populaire.

Au moment du Printemps érable, on pouvait y voir des concordances avec les luttes du sud de l'Europe contre les mesures d'austérité. Or, sitôt arrivé en Grèce, j'ai saisi que c'était là que je devais faire le film. J'étais allé à Lampedusa, à Gênes, à Marseille, je projetais d'aller en Tunisie, mais en Grèce, tous les thèmes que je voulais aborder étaient présents et l'unité de lieu me permettait de ne pas perdre trop de temps à voyager pour traiter de ces questions.